



Extrait issu du récit de vie : *Les champs de l'insouciance*

[...]

« Mon enfance a baigné dans l'insouciance. Mes premiers souvenirs, sans dire d'être certaine de mon âge, remontent je dirais à quatre ou cinq ans. La ferme de mes parents a été pour ma grande sœur et moi un terrain de jeu. Nous avons quelques jouets, peu, mais nous ne manquions de rien. Je me rappelle un petit cheval vert avec un grelot et muni de petites roues que je tirais par une ficelle. Nathalie, ma sœur, avait tout comme moi un baigneur ; il était identique au mien. C'est tout ce dont je me souviens. En fait, nous jouions beaucoup dehors. La nature tout autour était un immense champ des possibles d'où nous tirions toutes nos occupations ; j'ai l'impression d'ailleurs de n'avoir jamais connu qu'elle, la nature.

La ferme était entourée de chênes et de prés bordés de pommiers et de cerisiers. Nous avions l'habitude d'aller croquer dans les pommes, qu'elles soient vertes ou mûres d'ailleurs ; c'était si bon. J'avais pris l'habitude de grimper dans le plus gros des cerisiers et faisais toute sorte d'acrobaties. J'aimais m'y retrouver tout en haut. J'ai grandi au milieu des vaches, des poules et des canards, des lapins et des cochons. C'était vraiment merveilleux. Quelle tranquillité d'esprit j'avais. Nous pouvions faire de grandes balades à vélo avec ma sœur sans crainte. Il devait y avoir dix voitures tout au plus au village. Qu'est-ce que c'était bien... Aujourd'hui, les champs ont été remplacés par des allées de maisons. Il y a des voitures à chaque carrefour. P. m'apporte beaucoup moins maintenant ; c'est devenu un village dortoir. Ce n'est plus mon petit village, celui du temps où j'étais petite. Mais ce petit village-là, je le porte en moi.

Je me rappelle très bien comment était la ferme. Les clapiers des lapins, la remise à paille en hauteur sur des panneaux en bois et en dessous le tracteur de mon père avec le char, la grange à foin, le séchoir à maïs dans un renforcement à côté du jardin et du potager. Le grand tilleul au milieu de la cour. Une balançoire fabriquée avec une planche et des cordes était accrochée à une de ses branches. Je passais des heures à me balancer dessus. J'adorais ça. Jusqu'à mes huit ans à peu près, pour les toilettes, il y avait la petite maison dans le jardin et c'était tout. Nous n'avons eu une salle de bain qu'après. Eh oui ! Mais en fait, quand tu ne connais que ça, tu ne désires pas autre chose. Il y avait le parc à truies aussi que j'enjambais régulièrement pour me retrouver dedans. Je me souviens qu'il fallait que je fasse attention parce qu'il y avait autour une petite clôture électrique pour éviter qu'elles ne se sauvent. Avec Nathalie nous allions ramasser les glands que nous mettions dans des bouteilles en plastique et ensuite nous les donnions aux cochons. C'était une activité que nous aimions beaucoup.

En fait, j'étais quand même un peu intrépide dans mon souvenir mais je crois que Nathalie l'était encore plus que moi... Les endroits qui culminaient, comme le cerisier, c'était mon truc alors je montais aussi sur le tas de fumier derrière la ferme. Je devais avoir des bottes, je suppose, et m'y prendre quand il était un peu sec... J'ai toujours aimé grimper dans mon enfance.



Plus grande, je découvrais la joie de partir à la recherche des petits chats. Il y avait plusieurs minettes à la ferme et elles faisaient des portées chaque année au mois d'avril puis au mois d'août ; bien sûr, on laissait faire la nature à l'époque et les chats avaient leur utilité dans les fermes. Pour rendre possible mon expédition, je devais d'abord escalader la grande échelle qui menait à la grande aux foin : elle se trouvait au-dessus de l'étable des vaches. J'étais agile à la grimpe et pour moi, la chose était facile. J'arrivais parmi les foin et la réelle quête commençait. J'inspectais tous les recoins. Et puis, tout à coup, je les trouvais. Si petits, si mignons. Je passais des heures et des heures avec les chatons. C'était un émerveillement de la vie.

J'étais donc dès que je le pouvais en compagnie des chats, tant et si bien que j'ai attrapé la toxoplasmose. Une griffure s'était transformée en un gros abcès sous le bras. Le docteur me l'a incisé au bout d'un certain temps car ça ne guérissait pas.

Nous avons été, avec Nathalie, vite autonomes et débrouillardes. Apparemment, j'étais une enfant très sage ; je ne pleurais jamais. Plus petites nous étions dans le parc en bois quand maman devait vaquer à son travail à la ferme. C'était comme ça et elle ne pensait pas à mal en nous y mettant. Au moins, elle nous y savait en sécurité pendant qu'elle s'occupait à l'extérieur. Nous nous sommes bien rattrapées par la suite en passant tout notre temps dehors, été comme hiver, en fait, à toutes les saisons.

[...]

Mon enfance se partageait entre nos jeux, les petits travaux à la ferme et l'école. Dans mon souvenir nous avons une grande liberté malgré le fait que nous étions toujours occupées avec Nathalie. Je ne manquais jamais de farfouiller dans la terre à la recherche des vers de terre et même des orvets, seule ou accompagnée par les copains ou les copines de classe et ma sœur. Les deux enfants du village avec qui j'ai le plus jouer, me semble-t-il, ce sont Raoul et Josiane.

Avec Raoul, je me souviens, nous bricolions des arcs avec du bois et de la ficelle. Pour les flèches, nous trouvions des bâtons droits et fins. Une chose est sûre, nous ne devions pas tirer très loin. Nous nous imaginions brandir des pistolets quand nous dégotions une branche qui aurait pu en avoir la forme et dont l'un des bouts était courbé en guise de crosse. J'adorais fabriquer des armes ! Enfin des armes... Ce n'était jamais pour faire du mal, c'était pour jouer. Maman me laissait faire ; elle voyait bien que je ne visais pas ses poules ou que je ne tapais pas sur Raoul ! J'avais une gentillesse sincère et puis encore cette naïveté propre à l'enfance. Il ne m'a jamais pris idée de faire mal.

Avec Josiane, j'ai de nombreux souvenirs de jeux, surtout chez elle d'ailleurs, dans la ferme de ses parents au village. C'était une vraie copine d'enfance. Nous aimions nous amuser dans ses greniers qui étaient très vastes : il y en avait trois en enfilade et pour nous, c'était comme un petit appartement avec une cuisine, un salon et une chambre. Nous jouions au papa et à la maman avec nos dinettes et nos poupées. Alors bien sûr,



nous faisons avec ce que nous avons : le plus souvent, nos petits pois et nos carottes étaient des cailloux... et ça nous plaisait comme ça.

[...]

J'ai en mémoire un autre épisode avec elle, pour le coup, vraiment épique. Cette fois-là, nous nous trouvions dans la ferme de mes parents. Nathalie devait certainement être dehors, maman aussi. Nous étions à l'intérieur avec Josiane et nous avons décidé de jouer à la coiffeuse. Je la coiffais. Donc naturellement, j'ai tiré une paire de ciseaux, probablement d'un tiroir, et je lui ai fait une coupe de cheveux. Une sacrée coupe, il fallait voir... Nathalie a fini par rentrer et s'est exclamée : « Hou la, ça ne va pas... » Elle a bien vu que j'avais fait une grosse bêtise. Josiane ne ressemblait vraiment à rien ; il y avait des décalages partout dans ses cheveux, c'était horrible. Maman est arrivée à son tour et a dit que « non, ça n'allait pas du tout ! » J'ai essuyé une première claque, très certainement. Et puis accompagnée de ma mère et de Josiane, j'ai subi ma deuxième réprimande – assez sévère évidemment – par la maman de ma copine. Je dirais que c'était une double peine bien méritée quand même. Aujourd'hui, je m'en amuse beaucoup de cette anecdote. Heureusement, je ne lui ai pas coupé un morceau d'oreille ! J'avais bien compris qu'une paire de ciseaux coupe – vous en conviendrez – donc j'ai dû faire attention à ne pas lui faire mal...

Je n'avais pas vraiment conscience de faire une bêtise, pour moi, je jouais à la coiffeuse. Après la double dispute, j'ai bien compris je vous le garantis. Je me souviens d'une autre fois où je me suis sérieusement fait gronder par maman. Il m'avait pris idée sur le beau buffet en bois tendre et clair, celui où ma mère rangeait la vaisselle, de graver dessus, avec un couteau – ou encore une paire de ciseaux, allez savoir – mes initiales : HV. Je devais avoir appris à écrire les lettres à l'école, alors pourquoi ne pas mettre ma petite signature chez moi ? Maman n'a pas trouvé que c'était une brillante idée.

Si j'ai reçu des claques de ma mère qui avait, vous l'aurez remarqué, plutôt un caractère « fonce dedans », je n'ai pas le souvenir que mon père, très discret et sensible, ait levé la main sur ma sœur et moi. Et d'ailleurs, qu'il nous ait même disputées ou qu'il ait élevé la voix. Rien. Maman était très directive, papa ne l'était pas assez. Ils ont fait avec ce qu'ils ont pu. Et puis les claques, à l'époque, c'était ce qui se faisait. Je ne peux pas dire que j'en ai souffert, je ne ressens pas les choses comme ça. En revanche, peut-être que ça ne m'a pas rendu service pour m'autoriser à m'exprimer justement, comme mon père. En cela, je lui ressemble beaucoup sur le plan du caractère.

C'est vrai, maintenant que j'y pense, je les ai toujours connus au travail, mes parents. L'intime ne s'exprimait pas, avant. L'affection rarement. Mais je sais qu'ils nous aimaient malgré tout. Finalement, je ne sais pas grand-chose sur eux. Quelle a été leur jeunesse, leur enfance. Mais leur vie a été une vie de labeur, dès le plus jeune âge, une chose est sûre. C'est quelque chose que nos parents nous ont permis de ne pas reproduire, leur vie de labeur. Nous, nous avons pu jouir de notre insouciance. Elle est importante pour un enfant. Bien



sûr que nous la perdons, même si j'en ai profité longtemps dans mon souvenir, jusqu'à mes dix-douze ans. Et après, on prend conscience de certaines réalités, parfois difficiles. »